

tier, nous publions la conversation que nous eumes avec la brebis en question :

M. Tesson (c'était le nom de cette cruche.)—Moé je dis qu'il n'y a pas d'hommes plus capables que lé celles que nous avons l'aujourd'hui en tête de nos affaires.

Nous.—Et moi je soutiens que le pays n'en a jamais possédé de plus méchants sous tous les rapports.

—Ah bain par exempe, j'vous dirai que vous pouvez rien leur reprocher à M. Cartier épi aux autres ?

—Tous les maux que nous endurons sont dus à leur trahison !

—Ah bain moé j'éré pas ça. Yen a qui disent que M. Carqué nous a trahis, épi tout p'temps cé parce qui pouvait pas faire autrement.

—En êtes vous bien sur ?

—Faut bain l'èrèrè puisque lé journal le disent.

—Les journaux qui sont soutenus par lui !

—Cé toujours dé journaux !

—Sur lesquels on ne lit jamais la vérité parce que les propriétaires de ces feuilles sont payés pour dire toujours tout le bien possible du ministère Cartier-McDonald, et calomnier ceux qui ont le courage de découvrir les turpitudes ministérielles.

—Cé l'égal, vous aurez beau dire tout ce que vous voudrez j'eroirai jamais que M. Cartier a pas fait son devoir.

—Vous croirez au moins que la misère est grande et qu'il n'y a pas d'ouvrage.

—Oui.

—Eh ! bien, si vous croyez cela, vous devez croire qu'on devrait procurer de l'ouvrage et faire disparaître la misère. Cartier et ses collègues s'efforcent-ils de faire quelque chose en ce sens ?

—Oui, puisqu' tout bâtir dé prisons et dé cours !

—Ce qui vous semble un bienfait est, selon moi, bien peu de chose. Quand ces quelques bâtisses qui coûteront des sommes énormes à la province, seront terminées, les classes ouvrières se trouveront de nouveau sans emploi. Ne voyez vous pas que le ministère cherche à se créer des moyens de corruption. Croyez moi, s'il avait vraiment à cœur l'avancement moral et matériel du peuple, au lieu de dépenser inutilement les deniers publics pour construire des édifices dont on peut se passer encore sans en souffrir ; il voterait des sommes suffisantes pour l'agriculture !

T.—Ah ! l'agriculture ? cé toujours pas s' nécessaire ! On peut s'en passer.

Nous le quittones : il était temps !

MM. BARTHE ET TACHÉ.

B.—Salut ! confrère ; comment va la santé ?

T.—A merveille, les médecins ne sont jamais malades.

B.—Que n'en est il ainsi des rédacteurs !

T.—Qu'avez-vous donc ?

B.—J'ai du malheur !

T.—Bah ! Qui n'en a point ?

B.—Oui, mais le mien est irréparable !

T.—Je parie que non !

B.—Je parie que si !

T.—Gageons ?

B.—Gageons.

T.—Pourquoi vous plaignez-vous ?

B.—Parce qu'on a retrouvé mon jabot de 1837.

T.—Est-ce là tout ? On a bien retrouvé mon habillement d'étoffe ; on a mis mes dépouilles de patriote à l'encan ; en suis-je moins Taché ?

B.—Ah ! le ridicule n'a donc point l'effet de vous tourner la bile ?

T.—Je souffre tout pour l'amour de mon ... salaire ! Faites comme moi !

B.—Hélas ! après avoir déjà été dans le *purgatoire* il est dur pour un *Trépassé* d'y retourner !

T.—Faisons pénitence pour nos péchés et nous recevrons la récompense promise aux élus..... du ministère !

B.—Vous avouerez, au moins, que je gagne mon argent. Voyez plutôt. (Il lui montre l'*Observateur* sur lequel est publiée sa biographie et celle du chevalier.) Eh ! bien qu'en dites-vous ? N'est-ce pas outrageant de se voir dépeint aussi exactement ?

T.—Et moi donc ?

B.—Ah ! vous, c'est différent, vous êtes un saint, moi moi !.... je ne suis qu'un publicain.

T.—C'est vrai, mais la *fusion* vous reste, *fusionnez-vous* ! adieu.

M. Guillaume s'éloigne en disant : " Si le *National* me donne des coups de ferule, l'*Observateur* des coups de pinceaux, le *Journal*, parfois, des coups de pieds ; la postérité me rendra justice."

ROUGE ET BLEU.

COMÉDIE EN UN ACTE.

(Suite.)

Joseph.

Qu'appellez-vous *gamins* ?

Paul Doré.

Ah ! monsieur, mille pardons si je vous ai offensé ! Veuillez s'il vous plaît de me conter votre affaire et je vous promets d'obtenir un jugement en votre faveur. Je suis intime avec le juge qui siège actuellement et.....

Joseph.

Eh bien ?

Paul Doré.

Si vous voulez *passer* quelque chose, une bagatelle, un rien, cent louis par exemple, pour mon trouble et la bonté de mon ami le juge ; votre procès est gagné !

Joseph.

Vous croyez ?

Paul Doré.

J'en suis certain.

Joseph

Mais je ne vous ai pas conté mon affaire.

Paul Doré.

Je ne demande pas mieux que vous comptiez.

Joseph.

Ah !

Paul Doré.

Oui, comptez vite.

Joseph.

Eh ! bien, donc, puisque vous l'exigez, je commence.

Paul Doré.

Je tends la main.

Joseph.

Il faut, d'abord, vous dire..... Ah ! ça, vous ne me trompez point ; vous êtes bien M. Justineau ?

Paul Doré.

Comment, vous doutez !

Joseph.

Oh ! non.

Paul Doré.

Si, monsieur ! Puisque je ne possède point votre confiance, ne parlons plus de votre procès. C'est une affaire finie.

Joseph.

Monsieur !

Paul Doré.

Qu'est-ce ?

Joseph.

Ecoutez moi !

Paul Doré.

Parlez.

Joseph.

Merci ! vous consentez à plaider ma cause.

Paul Doré.

Non pas ! J'ai dis que je ne plaiderais pas et je ne plaiderai point !

Charles Goulan, à part.

Cé bain joué ! Il a de l'esprit comme le yable s'tanimal là !

Joseph.

Mé si je vous comptais les cent louis, me permettriez vous de vous compter mon affaire ?

Paul Doré.

Oui, si ça pouvait faire renaitre votre confiance à mon égard.

Joseph.

Voilà. (Il lui donne cent louis.)

Paul Doré.

Bon, maintenant, apprenez moi les points principaux de votre difficulté. Hâtez vous, je suis pressé.

Joseph.

Mais, monsieur, il faut au moins une heure pour vous apprendre toute l'affaire !

Paul Doré.

Bah ! cinq minutes suffiront. Commencez, je vais vous aider. Quel est votre adversaire ?

Joseph.

Paul Doré.

Paul Doré.

Paul Doré ?

Joseph.

Oui, le connaissez-vous ?